

Reçu le 16/06/2019

Publié le 29/12/2019

Catégorisation des espaces dans la vallée du M'zab : pour une approche en sociolinguistique urbaine
Categorization of spaces in the M'zab Valley: for an urban sociolinguistic approach

Mokhtar BOUGHANEM*¹

¹Université Alger 2, Algérie

Résumé

Le point de départ de notre réflexion s'articule autour des questions suivantes : comment se fait la catégorisation des espaces *dans* et *par* les discours tenus par les locuteurs de la vallée du M'zab ? En fonction de quels critères ces espaces sont-ils catégorisés ? Quel serait le rôle de la langue dans ce processus de catégorisation ? A travers ces questions, nous tenterons donc d'examiner la manière dont les locuteurs de la vallée du M'zab découpent, sectionnent, compartimentent et classent les espaces suivant leurs représentations à la fois spatiales et sociolinguistiques. Ceci nous semble intéressant à étudier, en ce sens que cela pourrait nous renseigner sur les fonctions assignées aux espaces en question et sur les langues qui leur sont attribuées.

Mots-clés : catégorisation, espaces, représentations, processus, langues

Abstract

The starting point of our reflection revolves around the following questions: How are spaces categorized in and by the discourses of the speakers of the M'zab Valley? According to what criteria are these spaces categorized? What is the role of language in this categorisation process? Through these questions, we will try to examine the way in which the speakers of the M'zab Valley cut up, section, compartmentalise and classify spaces according to their representations, both spatial and sociolinguistic. This seems to us to be interesting to study, in the sense that it could inform us about the functions assigned to the spaces in question and about the languages that are attributed to them.

Keywords : categorisation, spaces, representations, processes, languages

Dans ce travail, il est question d'approcher la catégorisation des espaces telle qu'elle est exprimée et mise en mots par les sujets parlants. Nous nous y intéressons à la lumière de la

*Auteur correspondant: mokhtar.boughanem@univ-alger2.dz

sociolinguistique urbaine, envisagée comme étant « une sociolinguistique des discours » (Bulot, 2005 : 220) dans la mesure où elle s'attache à l'étude des productions discursives émanant de locuteurs spatialement situés.

Le terrain sur lequel nous nous penchons est celui de la vallée du M'zab, une région du Sud algérien qui se compose de cinq ksour² fondés l'un après l'autre à partir du XI^e siècle selon cet ordre : El-Atteuf, Bounoura, Ghardaïa, Beni-Isguen et Melika³. Chacun de ces ksour présente une configuration urbaine se manifestant essentiellement à travers la densité de son bâti et sa forte concentration démographique (Donnadieu et Didillon, 1986 ; Benyoucef, 1992). En effet, le choix d'un tel terrain s'explique par le fait que celui-ci donne à voir une organisation socio-spatiale complexe qui, jusque-là, n'a fait l'objet d'aucune investigation relevant directement de la sociolinguistique urbaine. D'où, à présent, l'intérêt de voir comment cette complexité socio-spatiale ressort à travers les discours.

Le point de départ de notre réflexion s'articule autour des questions suivantes : comment se fait la catégorisation des espaces *dans* et *par* les discours tenus par les locuteurs de la vallée du M'zab ? En fonction de quels critères ces espaces sont-ils catégorisés ? Quel serait le rôle de la langue dans ce processus de catégorisation ?

A travers ces questions, nous tenterons donc d'examiner la manière dont les locuteurs de la vallée du M'zab découpent, sectionnent, compartimentent et classent les espaces suivant leurs représentations à la fois spatiales et sociolinguistiques. Ceci nous semble intéressant à étudier, en ce sens que cela pourrait nous renseigner sur les fonctions assignées aux espaces en question et sur les langues qui leur sont attribuées.

La catégorisation : définition du concept

La catégorisation se définit initialement comme un processus qui consiste à « établir des regroupements d'objets ou de personnes qui auront été identifiés comme semblables ou recueillant une ou plusieurs particularités communes » (Labridy, 2008 : 120). Nous rajoutons à cela qu'il s'agit avant tout d'une opération cognitive qui, dans le cas de l'être humain, vise à simplifier et à structurer le monde en repérant des éléments susceptibles d'être rangés, classés et ordonnés ensemble en fonction d'un ou plusieurs critères perçus comme étant communs (Cornelle et Leyens, 1999). Dans cette optique, il s'avère que même les espaces⁴ sont sujets à catégorisation dans la mesure où leurs usagers y établissent des limites et des frontières, effectives ou fictives, de manière à y isoler des compartiments et des secteurs.

Sachant que

« l'espace est nécessairement fragmenté » (Labridy, 2008 : 122), il est fréquent que des caractéristiques ou des fonctions soient attribuées à chacune des parcelles le constituant, que

² Le ksar (Ksour au pluriel) désigne une ville typiquement saharienne. Nous avons fait usage de ce terme parce qu'il est utilisé par les locuteurs eux-mêmes (Cf. Catégorisation inter-ksourienne).

³ Il ne faut pas confondre la vallée du M'zab avec le M'zab. Ce dernier comporte les cinq ksour de la vallée du M'zab auxquels s'ajoutent deux autres ksour (Berriane et Guerrara).

⁴ En sociolinguistique urbaine, tout comme en géographie sociale, l'espace est considéré comme un « produit social » dans la mesure où il est pensé, organisé, façonné et revendiqué par les acteurs sociaux (Bulot et Veschambre, 2006).

des jugements positifs ou négatifs soient portés sur tel ou tel lieu, sur telle ou telle rue, sur tel ou tel quartier. La catégorisation des espaces est dans bien des situations tributaire des langues ou des variétés de langues qui y sont parlées. Dans ce cas, l'espace est défini, étiqueté, classé et catalogué par rapport aux langues et par rapport aux langues qui y sont présentes. De plus, en même temps qu'il est dit, décrit et mis en mots, l'espace est segmenté, découpé, fractionné, catégorisé.

De toute évidence, il n'y pas que les espaces qui soient susceptibles d'être catégorisés, les personnes qui les occupent « se livrent [eux aussi] à des analyses catégorielles » en « se catégoris[ant] les uns les autres » (Mondada, 2002 : 72) suivant leur âge, leur sexe, leur(s) langue(s), leur lieu de résidence, leur activité professionnelle, leur niveau d'instruction, etc. Il est, en effet, possible que la catégorisation des espaces et la catégorisation des personnes qui s'y trouvent soient mises en relation dans la mesure où l'une peut être associée à l'autre. L'intérêt d'un tel rapprochement est qu'il permet de déceler des tensions sociales et de faire état des discriminations spatio-langagières, considérées comme le champ d'intervention privilégié de la sociolinguistique urbaine (Bulot, 2008, 2009).

Méthodologie

Notre travail fait référence à la sociolinguistique urbaine dont la vocation est celle d'une discipline qui, généralement, s'appuie dans son approche sur un travail préalable d'investigation à partir duquel évolue la recherche vers une appréhension contextualisée des phénomènes à étudier. « En tant [que] discipline de terrain, et à l'instar de la sociolinguistique générale, la sociolinguistique urbaine procède très souvent par enquête [...] » (Bulot et Veschambre, 2006 :

312). Comme point de départ, elle prône « l'indispensable problématisation du terrain urbain » (Bulot, 2002 : 93). Ce dernier ne se réduit pas au seul fait d'être un milieu d'enquête, servant tout juste à la collecte des données ; il est plutôt considéré comme un objet d'enquête à part entière. « Il est bien question de considérer la ville autrement que comme un lieu d'enquête, de la concevoir comme un paramètre contraignant et contraint des réalités langagières » (Bulot, 2002 :

93). En abondant dans le même sens, Lorène Labridy explique encore que désormais la ville « n'est plus le lieu où l'on va étudier des comportements langagiers, mais celui à l'origine de ceux-ci » (2014 : 24).

Dans cette optique, l'enquête de terrain consiste à « faire produire du discours c'est-à-dire non seulement l'ensemble des productions qui vont être soumises à l'analyse linguistique spécifique mais encore les informations orales ou écrites telles que des locuteurs interrogés ont pu, ont su et surtout ont voulu donner à l'enquêteur. » (Bulot et Veschambre, 2006 : 312).

Donc, conformément à cette démarche qui « impose l'enquête [...] auprès des usagers de la langue et de l'espace attribué ou non à son usage » (Bulot, 2002 : 94), les enquêtés, appelés également informateurs où plutôt témoins⁵, ont la particularité d'être appréhendés en tant que

⁵ Philippe Blanchet (2012 : 45-46) privilégie le terme de témoin à celui d'enquêté ou d'informateur.

locuteurs auxquels sont assignés des espaces, c'est-à-dire des locuteurs localisés et localisables.

En prenant en compte ces considérations préalables, notre travail s'est appuyé sur une approche qualitative ayant pour but de collecter des discours tenus à la fois dans l'espace et sur l'espace. Ce sont pour notre part les discours topologiques et les discours épilinguistiques qui nous intéressent dans la mesure où ils sont, les uns comme les autres, révélateurs des représentations que se font les locuteurs de l'espace et de la langue, des représentations qui seraient à l'origine de la catégorisation des espaces.

Etant donné qu'il est possible au « chercheur de crée[r] lui-même sa méthodologie en fonction de son terrain d'observation » (Blanchet, 2012 : 35), nous avons opté pour une version remaniée de la méthode du parcours commenté afin de constituer notre corpus. A la base, le parcours commenté⁶ se présente comme une méthode dynamique de construction des observables, fondée sur la description comme « mode d'accès privilégié à la réalité sociale » (Thibaud, 2001 : 79). L'enquêteur est alors guidé à travers un trajet par un « parcourant » disposé à produire du discours sur l'entité urbaine. En ce qui nous concerne, nous avons fait intervenir Google Earth⁷ pour mettre en œuvre ce procédé d'enquête, le but étant de limiter les déplacements et de gagner du temps. Ceci s'avère efficace surtout en présence d'informateurs pressés et peu enclins à la marche. De cette façon, nous avons accès à la ville à travers une vue d'ensemble offerte par des images satellitaires de grande précision. Donc, grâce à cette méthode du parcours commenté *in vitro*⁸, nous avons récolté des discours que nous avons par la suite soumis à l'analyse.

Pour la réalisation proprement dite de notre enquête, nous avons sollicité cinq personnes, âgées entre 20 et 30 ans, de sexe masculin, de niveau universitaire, francophones et résidant pour chacun d'entre eux dans l'un des cinq ksour de la vallée du M'zab. Le choix d'un tel profil se justifie en particulier par le fait que la méthode du parcours commenté *in vitro* que nous avons proposée plus haut nécessite un public pour lequel les nouvelles technologies⁹ sont plus ou moins familières.

Catégorisation inter-ksourienne

La segmentation, en discours, de la vallée du M'zab se traduit par la mise en évidence de cinq entités urbaines, appelées ksour. [Témoignage 1] la vallée du M'zab se trouve dans le désert algérien/ et elle est constituée de cinq ksour/ cinq ksour anciens// ces cinq ksour sont nommés/ le premier c'est El-Atteuf/ situé en aval de l'oued M'zab/vers l'est/ il a été créé au

⁶ Nous signalons que la méthode du parcours commenté a été expérimentée avec succès dans le contexte algérien par nombre de chercheurs, notamment des sociolinguistes urbains (Djerroud, 2010 ; Sebih, 2012).

⁷ Logiciel permettant de survoler toute la planète terrestre et de visualiser sur écran des zones précises grâce à un système de photographies satellitaires.

⁸ Nous utilisons l'adjectif *in vitro* pour qualifier cette méthode basée sur le recours à la navigation Internet pour sillonner virtuellement la ville.

⁹ Nous avons utilisé comme matériel d'enquête une tablette dotée d'une connexion Internet, d'une application Google Earth et d'un enregistreur vocal intégré.

début du XI^e siècle/ ont suivi d'autres ksour qui ont été créés après ce ksar-là/ il y a le ksar de Bounoura/puis celui de Ghardaïa/qui sont tous créés pendant le XI^e siècle//les deux autres ksour sont venus après/il y a le ksar de Beni-Isguen qui a été créé vers le XVI^e siècle/plus celui de Melika//

Il est à noter à partir de cet extrait que le découpage spatial dont fait l'objet la vallée du M'zab se manifeste en premier lieu à travers la toponymie. A chaque compartiment est attribuée une dénomination à caractère référentiel. Ces compartiments socio-spatiaux sont donc identifiables par leurs noms : El-Atteuf, Bounoura, Ghardaïa, Beni-Isguen et Melika. Cela rejoint les propos de Bernard Bosredon selon lesquels « nommer quelque chose, c'est appeler quelque chose par son nom ou encore donner un nom à quelque chose » (2012 : 11-12).

Outre la toponymie, la situation géographique et la date de création sont aussi retenues comme éléments intervenant dans ce processus de catégorisation. Cela revient à dire qu'en plus du fait qu'ils sont nommés, les cinq ksour de la vallée du M'zab sont situés dans l'espace et le temps comme en témoigne l'extrait ci-dessus.

Dès lors, chacun de ces ksour est envisagé comme un espace susceptible d'être individualisé dans et par le discours. D'ailleurs, les descriptions qu'en font les locuteurs véhiculent des attributs que nous avons tâché de répertorier dans le tableau ci-dessous :

Tableau 1 : *Catégorisation inter-ksourienne*

El-Atteuf	Bounoura	Ghardaïa	Beni-Isguen	Melika
La plus ancienne ville	La deuxième ville à avoir été bâtie	La capitale du M'zab	La ville la plus dévote	La dernière ville à avoir été bâtie
La première ville à avoir été bâtie	La ville la plus protégée	La plus grande ville	La ville la plus savante	La ville la plus haute
La doyenne des villes	La ville dont la mosquée est située en bas	Ville commerciale	Ville spirituelle	La seule ville qui abrite un quartier arabe en son sein
La ville aux deux mosquées		La ville la plus ouverte aux étrangers	Ville fermée/close	
La ville la plus éloignée en aval de l'oued M'zab		La ville la plus en amont de l'oued M'zab	Ville entourée d'une muraille	
		Ville très exposée aux crues	La ville possède un célèbre marché à la criée	
		La seule ville qui a abrité un quartier juif dans le passé		

Remarquons que la mise en mots dont font l'objet les cinq ksour de la vallée du M'zab est ponctuée par des formes linguistiques assez récurrentes. Nous distinguons des substantifs (ville, ksar, capitale), des adjectifs (première, dernière, close) et des syntagmes (ville aux deux mosquées). Ainsi, autour de chaque ksar, nous trouvons une constellation de traits caractéristiques et distinctifs exprimés par le truchement de la langue. Ceci révèle un système de représentations selon lequel les espaces ne sont pas perçus de la même manière par les locuteurs. Il en résulte que ces espaces sont différenciés et indexés au moment même où ils sont dits ou décrits.

Nous rajoutons, en guise de note explicative, qu'au cours de notre enquête, nous avons constaté que les locuteurs mozabites utilisent indifféremment les mots *ville* et *ksar* dans leurs énoncés. Ces deux items lexicaux appartiennent à la même classe grammaticale, celle des substantifs. L'analyse des discours que nous avons collectés révèle que ces deux vocables sont à considérer sur l'axe paradigmatique étant donné qu'ils sont commutables¹⁰ et qu'ils renvoient à un même

¹⁰ Commutables sous réserve de tenir compte des règles d'accord relatives au genre (ville est un nom féminin, ksar est un nom masculin).

réfèrent socio-spatial.

Catégorisation intra ksourienne

Les discours que nous avons recueillis à la suite de notre enquête de terrain révèlent que chacun des cinq ksour de la vallée du M'zab est structuré de telle manière à ce que les espaces qui en font partie soient distincts et distingués les uns par rapport aux autres. Dans ce cadre, il y a lieu d'identifier plusieurs espaces auxquels sont attribués des structures, des fonctions, des acteurs sociaux et des langues. La typologie des espaces que nous proposons ci-dessous, bien qu'elle soit ébauchée dans des études urbaines antérieures (Benyoucef, 1992), a le mérite de prendre en considération le facteur linguistique comme élément déterminant dans le processus de catégorisation.

Espace intra-muros versus espace extra-muros

Considérons les extraits suivants :

[Témoign 3] le ksar est construit sur une montagne/automatiquement la construction est pyramidale/il y a une muraille qui entoure le ksar/ cette muraille est la limite du ksar// [...] // autour de la ville à l'époque il n'y avait rien/ c'était des terres agricoles/ les gens cultivaient/ ils travaillaient la terre pour se nourrir// c'était des jardins// cette muraille protège la ville/ c'était pour la défense/ pour se protéger de l'ennemi/ il y a des petites fenêtres/ des trous plutôt/ pour surveiller l'extérieur/ pour repérer l'ennemi/ pour poser les fusils et les flèches//

[Témoign 1] le ksar appartient aux Mozabites/ ils sont là depuis des temps immémoriaux// nous sommes des Berbères/ des Amazighs/ de la tribu Zenata/ nous sommes des musulmans ibadites//

[Témoign 4] il n'y a que les Mozabites à l'intérieur du ksar/ à l'extérieur c'est autre chose/ il y a des quartiers mozabites et des quartiers arabes à l'extérieur// si on revient en arrière ces quartiers extérieurs n'existaient pas// ils sont nouveaux//

Construit au sommet d'une colline rocheuse, le ksar mozabite est délimité par une muraille qui, à l'époque ancienne, servait de dispositif de protection et de défense destiné à contrer toute éventuelle invasion ennemie. Cette muraille sépare physiquement et symboliquement l'enceinte du ksar du monde extérieur.

L'intérieur du ksar est habité uniquement par les Mozabites. Ces derniers forment une communauté sociale¹¹ qui a sa propre langue (le mozabite), sa propre doctrine religieuse (l'ibadisme) et ses propres traditions. Ce sont des Amazighs qui s'affirment comme tels.

¹¹ Selon Louis-Jean Calvet (1994), la communauté sociale se définit par rapport à quatre facteurs, à savoir le lieu, le temps, l'action et l'habitus.

Tout ce qui se trouve à l'extérieur des remparts est dès lors perçu comme problématique. L'espace extra-muros n'est pas conçu de la même manière que l'espace intra-muros dans la mesure où il abrite des communautés¹² autres que la communauté mozabite. Cet espace extérieur, de création relativement récente, est le résultat, d'une part, de l'installation progressive de la population ksourienne en dehors des remparts en raison de son développement démographique important, et, d'autre part, de l'arrivée de populations venues d'autres zones géographiques (Côte, 2002).

L'espace intra-muros se caractérise, selon les dires de nos informateurs, par son homogénéité sociale et l'espace extra-muros par sa mixité. Le premier confère un certain sentiment de sécurité et de confort à ses habitants grâce à sa position topographique située sur les

hauteurs, à laquelle s'ajoute une configuration labyrinthique de ses ruelles dotées de multiples (Donnadieu et Didillon, 1986).

impasses imprévisibles. Le second est, par contre, décrit comme étant un espace incertain, mouvant, poreux, échappant au contrôle de la communauté mozabite. La langue dominante à l'intérieur du ksar est le mozabite. Par contre, à l'extérieur, c'est l'arabe parlé¹³ qui est le plus utilisé en contact parfois avec le mozabite.

Au niveau discursif, les locuteurs mozabites font la différence entre l'espace intra-muros et l'espace extra-muros en attribuant la centralité, l'intériorité et l'ancienneté à l'un, et la périphérie, l'extériorité et la récente à l'autre (Cf. Tableau 2).

Tableau 2 :

Désignations relatives aux espaces intra et extra-muros

Espace intra-muros

Ammas n ughrem (centre du ksar)
Vieille ville
Ancienne ville
Intérieur du ksar
Enceinte du ksar

Espace extra-muros

Azghar n ughrem (extérieur du ksar)
Nouvelle ville
Nouveaux quartiers
Quartiers extérieurs
Extension(s)

Espace privé versus espace public

La maison constitue à elle seule l'espace privé par excellence. Elle fait office de lieu d'habitation au sein duquel s'effectue la première socialisation. Elle est aussi le domaine de la gent féminine et le champ de la vie domestique (ménage, métier à tisser). Voici ce qu'en dit le

¹² Ce sont des communautés arabes représentées essentiellement par les Chaamba, les M'dabih et les Beni-Merzoug

¹³ Dit parfois arabe dialectal ou arabe populaire.

témoin 2 :

À cause des traditions la femme reste à la maison/ parce qu'il y va de sa dignité/ de notre dignité à tous/ mais c'est elle qui confectionne les tapis à la maison/ après elle les donne à un vendeur agréé par la mosquée pour les vendre/ c'est comme ça qu'elle fait/ elle reste à la maison pour élever ses enfants/ chez nous tout passe par la femme/ c'est elle le pilier de la société//

La porte de la maison est la limite entre l'espace privé, dont l'accès est réservé aux seuls membres de la famille, et l'espace public que partagent quotidiennement tous les habitants du ksar. En les considérant dans leur spécificité, l'espace privé se veut intime et confidentiel, tandis que l'espace public présente un caractère collectif, commun, voire communautaire. Il est à noter que le mozabite est la langue exclusive de l'espace privé. C'est également la première langue utilisée en dehors de la maison.

[Témoin 4] à l'extérieur de la maison il y a les voisins avec lesquels nous partageons la rue/ nous sommes très solidaires entre nous/ il faut savoir que la maison se trouve dans un quartier et le quartier dans un ksar// nous sommes tous des Mozabites/ nous avons beaucoup de choses en commun/ la langue/ les traditions/ tout//

Espace sacré versus espace profane

Partons des extraits suivants livrés par quelques-uns de nos témoins :

[Témoin 3] il y a notre ancienne mosquée/ c'est le premier édifice à avoir été construit ici/ dans notre stratégie de construction on commence toujours par la mosquée en haut de la montagne/ les habitations entourent ensuite la mosquée//

[Témoin 5] la ville est composée en haut de la montagne de la mosquée/ c'est la mosquée qui prend en charge euh/ qui gouverne tout/ il y a un groupe de gens membres des 'azzâba qui s'occupent de tout//

[Témoin 2] le marché se trouve toujours à l'entrée de la ville/ en bas/ parce qu'il y a des étrangers qui viennent// les vendeurs sont nommés par la mosquée/ c'est des gens de confiance// il y a d'autres gens qui sont nommés par la mosquée qui contrôlent les prix et les marchandises pour qu'il n'y ait pas de problèmes//

L'espace sacré est principalement représenté à l'intérieur de chaque ksar par la mosquée. Celle-ci occupe le centre du ksar – correspondant en général au sommet de celui-ci – et domine par son minaret tout le voisinage. Tout en étant un lieu de culte, la mosquée incarne le pouvoir spirituel à travers le conseil des Azzaba¹⁴ qui siège à son niveau et qui assure la gestion de l'ensemble des affaires de la cité, des plus banales aux plus sérieuses. L'arabe classique est la langue la plus usitée au sein de cet espace, c'est la langue de référence puisqu'il s'agit de celle du Coran et de la jurisprudence islamique. C'est aussi la langue dans laquelle s'effectuent les

¹⁴ Le conseil des Azzaba est une institution religieuse dont le siège est implanté au sein de la mosquée. Il représente l'autorité suprême dans chacun des ksour de la vallée du M'zab.

prières et se prononcent les prêches. En plus, c'est une langue de lecture et d'écriture (actes de mariage, actes notariaux). Dans une moindre mesure, la langue mozabite y est utilisée à l'oral pour, par exemple, expliquer ou commenter certains passages coraniques.

De l'autre côté, il existe ce qu'il est convenu d'appeler espace profane (Benyoucef, 1992), illustré par le souk. Il s'agit d'un espace périphérique qui se trouve dans la partie basse du ksar. Il est accessible à la fois aux habitants du ksar de sexe masculin et aux étrangers. Il constitue de ce fait l'espace intermédiaire, voire l'espace de négociation, entre l'espace intra-muros et l'espace extra-muros. Au niveau de cet espace, la langue mozabite est utilisée par ceux qui la parlent en tant que langue première pour réaliser des opérations d'achat, de vente ou d'échange. Elle leur sert aussi de code pour communiquer discrètement entre eux sans se faire remarquer par autrui. L'arabe parlé et le français sont utilisés en présence de personnes étrangères ne comprenant pas le mozabite.

Tableau 3 : Typologie des espaces et répartition des langues

			Structures	Acteurs sociaux	Langue(s) attribuée(s)	Remarques
1	Espace intra-muros	intra-	Encinte du ksar	Mozabites (Amazighs)	Mozabite	
	Espace extra-muros	extra-	Extérieur du ksar	- Chaambas (Arabes) - Mozabites	- Arabe parlé - Mozabite	L'arabe parlé est plus dominant
2	Espace privé		Maison	Mozabites	Mozabite	
	Espace public		Rue, quartier	Mozabites	Mozabite	
3	Espace sacré		Mosquée	Mozabites	- Arabe classique - Mozabite	Les langues sont hiérarchisées
	Espace profane		Souk	Mozabites Arabes et autres	- Mozabite - Arabe parlé - Français	au même titre que les espaces

Au sujet de l'espace intra-ksourien et de l'espace privé, nos informateurs convergent à leur attribuer l'usage d'une seule langue, à savoir le mozabite. Conformément aux représentations dont ces derniers nous ont fait part à travers leurs discours, le mozabite reste pour eux la langue qui jouit de la plus grande légitimité au sein de ces espaces, car il s'agit selon leurs dires de leur langue maternelle, de la langue des ancêtres, d'une langue identitaire.

L'arabe classique, associé à l'espace sacré, reste une langue nécessaire, un passage obligé pour accéder aux textes authentiques de la religion musulmane. Cette langue fait, selon nos informateurs, l'objet d'une vénération particulière. Son enseignement est sérieusement pris en charge par les autorités religieuses de chaque ksar.

L'arabe parlé est assigné à l'espace profane. Pour nos informateurs, il s'agit d'une langue exclusivement orale dont le rôle est de faciliter les échanges commerciaux. En dehors de cet aspect pragmatique et utilitaire qui lui est conféré, l'arabe parlé reste pratiqué uniquement à la périphérie du ksar, avec les étrangers.

Quant au français, cette langue serait d'après nos informateurs mieux connue et mieux parlée

par les personnes âgées qui ont fait l'école française pendant la période coloniale. Le mozabite ne rejette pas le français. Il essaie de le pratiquer chaque fois qu'il en a l'occasion, notamment avec les touristes étrangers.

La relation entre les espaces issus de la catégorisation intra-ksourienne

La relation entre l'espace intra-muros et l'espace extra-muros est de nature dichotomique. Les deux espaces sont censés évoluer de manière parallèle sans qu'il y ait la moindre interpénétration entre eux, en ce sens que chacun d'eux présente son propre mode de fonctionnement. La langue dominante dans l'un est le mozabite alors que dans l'autre c'est l'arabe parlé. Le culte de référence dans l'un est l'ibadisme, dans l'autre est le malékisme. L'un est occupé par un groupe social se disant d'origine amazighe, l'autre par un groupe social se déclarant Arabe. La distance importante qui sépare les deux espaces en question constitue à notre avis un facteur susceptible de favoriser l'éruption de tensions sociales à leur niveau. Nous rappelons d'ailleurs que la vallée du M'zab a été exposée à des violences répétées au cours de ces dernières années (Oussedik, 2015). En restant dans le champ de la sociolinguistique urbaine, ces violences pourraient être expliquées, entre autres, par le fait que chacun de ces deux espaces se situe aux antipodes de l'autre, et ce, sur les plans social, linguistique et culturel. Quant à l'espace privé, il faut noter que celui-ci se trouve isolé de l'espace public. Mais à aucun moment ces deux espaces ne s'excluent mutuellement. Ils sont au contraire dans un constant rapport de contiguïté. De leur addition résulte en effet l'unité de la ville. Cette unité se manifeste, linguistiquement parlant, à travers l'usage commun de la langue mozabite.

A un autre niveau, même si en apparence tout porte à croire que l'espace sacré et l'espace profane sont insolubles l'un dans l'autre, force est de constater que dans la vallée du M'zab ce n'est pas tout à fait le cas. Ces deux espaces sont en fait communicants dans la mesure où l'espace sacré tend à exercer son contrôle sur l'espace profane. Ils sont de ce fait hiérarchisés : rien que par rapport à leur localisation, la mosquée se trouve au sommet du ksar, tandis que le souk se situe en bas. L'un occupe le centre de la ville et l'autre la périphérie. A cette hiérarchisation des espaces correspond une hiérarchisation des langues. Ainsi, au sein de l'espace sacré, l'arabe classique occupe la première place, suivi du mozabite : il s'agit là d'une hiérarchisation qualitative fondée sur les critères de sacralité et de prestige attribués à l'arabe classique. Par contre, au sein de l'espace profane, le mozabite occupe la première place, suivi de l'arabe parlé puis du français : il s'agit là d'une hiérarchisation quantitative qui tient compte du nombre d'interactions effectuées dans chacune des langues citées.

Au final, il est à remarquer que la langue mozabite est le dénominateur commun entre les différents espaces qui existent au niveau de la vallée du M'zab. En voulant nous inscrire dans une sociolinguistique prioritaire ayant pour but de résorber les conflits chaque fois que le langage est impliqué (Bulot, 2009), nous proposons de promouvoir la langue mozabite qui, jusqu'à présent, reste une langue plus orale qu'écrite, une langue plus vernaculaire que véhiculaire. Cette promotion peut éventuellement passer par l'introduction effective de cette langue au sein de l'école et par la valorisation de la toponymie de substrat mozabite.

Rapport entre langue et catégorisation

A la lumière de ce qui a été dit plus haut, il se révèle que la langue joue un double rôle dans le processus de catégorisation spatiale. Elle en est à la fois le moteur et le véhicule. Elle est plus précisément le moteur de la catégorisation intra-ksourienne dans la mesure où à chaque espace

individualisé correspondent des pratiques linguistiques qui lui sont propres. Par exemple, aux espaces intra-muros et privé, les locuteurs attribuent l'emploi de la langue mozabite. Aux espaces sacré ou profane, ils rattachent d'autres langues en même temps que le mozabite. Dans ce cas, le critère linguistique est à l'origine même de la catégorisation spatiale. Par ailleurs, la langue sert de véhicule à la catégorisation inter-ksourienne, vu que c'est par son biais que les espaces sont rendus repérables et séparables.

Conclusion

Etudier la catégorisation des espaces sous l'angle de la sociolinguistique urbaine devrait s'avérer scientifiquement rentable étant donné qu'il est question ici d'une discipline qui se donne pour tâche d'explorer les rapports complexes entre langue(s) et espace(s) à partir de la réalité sociale. En fait, c'est ce que nous avons tenté de vérifier à travers ce travail consacré à l'étude du terrain ksourien que donne à voir la vallée du M'zab. A l'issue d'une enquête qualitative menée auprès des locuteurs mozabites, nous avons mis en évidence l'existence d'un processus de catégorisation spatiale double. D'une part, les discours tenus par les Mozabites signalent une catégorisation inter-ksourienne de type macro-spatial véhiculée par la langue. D'autre part, nous avons constaté, au travers des mêmes discours, une catégorisation inter-ksourienne de type micro-spatial dont l'élaboration implique la prise en compte du facteur linguistique. Il est à préciser que par micro-espaces, nous entendons les entités socio-spatiales (mosquée, maison, souk, etc.) auxquelles le ksar doit son intégrité structurale et structurelle. Ces miro-espaces se distinguent des lieux de ville par leur aspect fonctionnel. Dans cette perspective, Claudine Moïse affirme que « l'espace est un lieu pratiqué » (2003 : 58). A noter que c'est la somme des micro-espaces qui aboutit à la formation du macro-espace qu'est le ksar, pris dans sa globalité.

Bibliographie

- BENYOUCEF B., 1992, *Le M'zab, espace et société*, Aboudaoud, Alger, 290 p.
- BLANCHET Ph., 2012, *La linguistique de terrain, méthode et théorie. Une approche ethnosociolinguistique de la complexité*, PUR, Rennes, 194 p.
- BOSREDON B., 2012, « Entre dénomination et catégorisation : la signalétique », dans *Langue française* n° 174, pp. 11-26.
- BULOT T., 2002, « La double articulation de la spatialité urbaine : « espaces urbanisés » et « lieux de ville », en sociolinguistique », dans *Marges Linguistiques* n° 3, pp. 91-105.
- BULOT T., 2005, « Discours épilinguistique et discours topologique : une approche des rapports entre signalétique et confinement linguistique en sociolinguistique urbaine », dans *Revue de l'Université de Moncton* vol. 36/n°1, Université de Moncton, Moncton, pp. 219-255.
- BULOT T., 2008, « Une sociolinguistique prioritaire. Prolégomènes à un développement durable urbain et linguistique », dans *Agir ET penser - Les Rencontres De Bellepierre*, La

Réunion, URL : <http://www.lrdb.fr>, mis en ligne en mai 2008, 7 pages au format pdf

BULOT T., 2009, « Pour une gestion durable des rapports entre le local et le global (intervention et sociolinguistique urbaine) », dans KLAEGER S. et THÖRLE B. (éd.), *Sprache(n), Identität, Gesellschaft*, Ibidem, Stuttgart, pp. 63-72.

BULOT T., VESCHAMBRE V., 2006, « Sociolinguistique urbaine et géographie sociale : articuler l'hétérogénéité des langues et la hiérarchisation des espaces », dans SECHET R. et VESCHAMBRE V. (dir.), *Penser et faire la géographie sociale (Contributions à une épistémologie de la géographie sociale)*, PUR, Rennes, pp. 305-324.

CORNELLE O., LEYENS J.-Ph., 1999, « Catégories, catégorisation et essentialisme psychologique », dans BOURHIS R. Y. et LEYENS J.-Ph. (éd.), *Stéréotypes, discrimination et relations intergroupes*, 2e éd., Mardaga, Sprimont, pp. 41-68.

CÔTE M., 2002, « Une ville qui remplit sa vallée : Ghardaïa », dans *Méditerranée* vol. 99/n° 3, pp. 107-110.

DJERROUD K., 2010, « Méthodologie critique d'une enquête sociolinguistique menée dans un quartier dit "populaire" d'Alger (Belcourt/Belouizdad). Entre un enquêteur ou une enquêtrice ? », dans *Cahiers de sociolinguistique* n° 15, pp. 29-39.

DONNADIEU C. et P., DIDILLON H. et J., 1986, *Habiter le désert. Les maisons mozabites*, 3e éd., Mardaga, Bruxelles, 254 p.

LABRIDY L., 2008, « Catégorisation, « ditopie » et urbanité. Comment le locuteur fragmente sa ville », dans *Cahiers de sociolinguistique* n° 13, pp. 119-131.

LABRIDY L., 2014, Flux et langues en milieu urbain créole. Etude de sociolinguistique urbaine à Fort-de-France, L'Harmattan, Paris, 214 p.

MOISE C., 2003, « Des configurations urbaines à la circulation des langues... ou... les langues peuvent-elles dire la ville ? », dans BULOT T. et

MESSAOUDI L. (dir.), *Sociolinguistique urbaine, frontières et territoires*, E.M.E., Cortil Woton, pp. 55-81.

MONDADA L., 2002, « La ville n'est pas peuplée d'êtres anonymes : processus de catégorisation et espace urbain », dans *Marges linguistiques* n° 3, pp. 72-90.

OUSSEDIK F., 2015, « "les émeutes de Ghardaïa ". L'Algérie, une société en guerre contre elle-même », dans *NAQD* n°32, pp.105-134.

SEBIH R., 2012, « La Casbah d'Alger entre la mémoire et l'oubli, les vrais Casbadjis et les Autres : une urbanité sociolinguistique traumatisée et traumatisante (analyse

sociolinguistique)», dans LOUNICI A. et BESTANDJI N. (dir.), *Dynamiques sociolangagières de l'espace algérois. Discours et représentations*, L'Harmattan, Paris, pp. 163-186.

THIBAUD J.-P. (dir.), *L'espace urbain en méthodes*, Editions Parenthèses, Marseille, pp. 79-100.